

de la politique de Richelieu ou de Louis XIV, du traité de Westphalie ou de celui d'Utrecht.

M. François vaut surtout comme ensemble. C'est la réunion des qualités que nous venons d'énumérer qui a fait tout d'abord et qui a soutenu depuis le succès immense qu'il a obtenu parmi nous. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville suffit à peine à contenir le nombre de ses auditeurs, et les dames font cercle autour de lui comme le premier jour.

M. François n'appartient pas à la famille d'Aristote, de Kant, d'Hegel, de ces hommes qui ne vivent que par la tête, et qui, dans leur immobile royauté intellectuelle, ne savent pas s'incliner vers le peuple. Si tous les esprits d'élite ressemblaient à ceux-là la science serait à tout jamais scellée pour le profane vulgaire. Pour la répandre dans le monde, pour servir de médiateurs entre la vérité et les nations, il faut des hommes plus complets qui réunissent à la fermeté de l'intelligence la richesse de l'imagination et l'ardeur du sentiment : des Bossuet et des Fénelon, des Jean-Jacques et des Lamennais. C'est dans cette dernière catégorie que nous rangerons M. François ; c'est là que le place la nature de son talent.

M. François ne manque pas une occasion d'éclairer l'histoire politique par l'histoire religieuse et par l'histoire littéraire. Cependant nous désirerions, pour notre compte, qu'il pénétrât encore plus avant dans cette voie et qu'il formulât plus souvent encore les lois des faits sociaux. Nous croyons que le jour n'est pas éloigné où toutes les histoires s'absorberont dans une seule, et où l'histoire de la littérature, l'histoire de la philosophie, l'histoire de la politique feront place à l'histoire de l'humanité. Mais pour que l'histoire soit réellement une science, il ne suffit pas qu'elle embrasse tous les phénomènes par lesquels le genre humain s'est manifesté, il faut encore qu'elle les rattache à